

SORTIR DU NIHILISME : NIETZSCHE, MILL ET L'INDIVIDUALITÉ COMME CLÉ DE TRANSFORMATION MORALE ET CIVILISATIONNELLE

Camille Dejardin (Paris)

Abstract

OUT OF NIHILISM: NIETZSCHE, MILL AND INDIVIDUALITY AS THE KEY TO MORAL AND CIVILIZATIONAL TRANSFORMATION

Nietzsche's criticism of the masses could have looked hackneyed at the end of the XIXth century, had it not the originality of moving onto psychological and biological levels what others previously elaborated only at a social scale: a "herd instinct" explaining both the lack of social cohesion and the loss of possible individual affirmation in democratic and egalitarian ages. As he sees the utilitarian promotion of happiness and empathy as part of the problem, he fiercely condemns John Stewart Mill's philosophy – as he understands it. Our point is to throw into relief that Mill's theory of individuality is but closer to Nietzsche's views for regenerating life against the spreading of democratic "nihilism". Our cross-reading of Mill and Nietzsche therefore aims at offering a reassessment of their antagonism and at highlighting ways of overcoming "nihilism" via culture and cultivation of the "character" and the individual surpassing of oneself.

Keywords: Friedrich Nietzsche, John Stuart Mill, democracy, nihilism, individuality

Introduction

Formulée dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle, la critique nietzschéenne de la masse croît sur un terrain déjà bien défriché. Avant lui, réactionnaires, romantiques, individualistes comme socialistes ont conceptualisé le mélange paradoxal d'aspiration à la liberté et d'égalitarisme niveleur par lequel se manifeste l'installation de l'individualisme démocratique aux dépens de l'expression d'individualités exceptionnelles comme de toute substantielle solidarité. Entre indépendance privée de principe et conformisme de fait, cet "instinct" ou "morale du troupeau" devenue hégémonique réussit à mettre en péril tant la cohésion sociale, qui requiert que chacun connaisse et tienne *sa* place, que la possibilité d'affirmation

individuelle, deux caractéristiques qui, selon Nietzsche, vont de pair dans les sociétés hiérarchiques, où la différence et l'inégalité des êtres permet leur complémentarité et leur interdépendance organique.

Parmi les causes qu'il identifie figure l'appréhension de l'autre comme "semblable" et la promotion empathique du "bonheur" pour le plus grand nombre qui trouvent un fondement philosophique à l'époque contemporaine dans la pensée "anglaise" et tout particulièrement dans celle de John Stuart Mill – que Nietzsche ramène très souvent à la source canonique de l'utilitarisme, Jeremy Bentham, quoique la fidélité de Mill à son premier maître à penser soit désormais relativisée. La dynamique serait la suivante : en théorisant tous les êtres humains comme commensurables, l'idéologie moderne portée par les Droits de l'Homme mais aussi plus spécifiquement par l'utilitarisme, qui ravale l'homme au rang d'être sensible mû par la recherche du plaisir et le rejet de la souffrance, à l'exclusion de tout autre motif d'action (désir d'expansion, plaisir de la cruauté... ce que Nietzsche en viendra pour sa part à théoriser comme une "volonté de puissance" volontiers opposée à la volonté de bien-être), minimise ou nie les différences de tempérament, de priorités et finalement de *valeur* interindividuelles. De la sorte, si l'utilitarisme semble en partie conciliable voire précurseur de la revalorisation nietzschéenne du corps et de la vie contre les fictions métaphysiques que sont la "raison" ou la "conscience" conçues comme immatérielles, il néglige de manière coupable aux yeux du penseur allemand des différences et des inégalités qui doivent toujours être réaffirmées et même promues comme conditions de possibilité d'une existence saine pour chaque civilisation et en dernière instance pour l'espèce entière, état de santé qui ne peut être atteint sans poser des évaluations et des critères de sélection.

À ce sujet, sa "Note marginale à une niaiserie anglaise" présentée ici dans l'une des versions du livre (fallacieusement) reconstitué qu'est *La Volonté de puissance*, et qui constitue en réalité le fragment posthume 22 [1] de 1908, est restée fameuse :

"Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que l'on te fasse." C'est cela qui passe pour être la sagesse, la raison, le fond de la morale – pour être la "règle dorée". John Stuart Mill y croit ! (Et quel autre parmi les Anglais n'y croirait pas ?) Mais le précepte ne résiste pas à la moindre discussion. [...] Dans toutes nos actions convenables, ne sommes-nous pas, avec intention, indifférents à ce qui peut en advenir pour nous ? [...] Le précepte est par contre sans prix [en] ce qu'il laisse deviner un type humain : c'est l'instinct de troupeau qui s'y formule – on est des égaux, on se traite en égaux : ce que tu me fais, je te le fais. – On croit donc véritablement à une équivalence d'actions

qui évidemment ne se présente pas dans tous les rapports réels. (Nietzsche 1903, 244-245)

En ce sens, comme nous l'avons exposé ailleurs plus en détail¹, l'indifférenciation des individus ne serait-ce qu'en droits, en dignité et en fins ultimes supposées (la liberté, le bonheur, le bien-être comme absence de souffrance) portée par l'idéologie égalitariste de l'âge démocratique se voit rattachée par Nietzsche à la pensée de John Stuart Mill, du moins telle qu'il la conçoit – et l'on peut penser que son acharnement à critiquer Mill ne vient pas tant du caractère extrême des affirmations de ce dernier, lesquelles sont souvent assez éloignées de la vision exagérée qu'en donne Nietzsche, que de son statut de "champion" britannique tant en philosophie morale qu'en matière de libéralisme social, toutes choses que Nietzsche exècre, jusqu'au siècle suivant.

Pourtant, la théorie de l'individualité déployée par Mill et sa critique de la démocratie conformiste (Urbinati and Zakaras 2007, 214) dénotent une convergence méconnue entre sa version de l'utilitarisme – qu'on qualifiera plus exactement de libéralisme perfectionniste ou de "perfectionnisme libéral" (Escudier and Pélabay 2016, 7-11), de "libéralisme aristocratique" (Kahan 2017), ou encore de "libéralisme utopique" tendant vers une "aristo-démocratie" (Dejardin 2022) – et la thématization nietzschéenne du gréganisme et du "nihilisme". Nous allons tenter de montrer ici que l'antagonisme des deux auteurs est à relativiser sur ce point, l'un comme l'autre critiquant l'uniformisation de leur temps et l'aversion pour les "grandes" individualités et les "grandes" actions, et esquissant une voie de sortie du nihilisme démocratique par la pratique, en l'occurrence la culture du "caractère" individuel et le dépassement de soi. Aux fins de la subversion radicale des valeurs par quelques individus hors norme dans la vision nietzschéenne, ou d'une éthique plus universalisable de l'exemplarité dans la vision millienne, les deux penseurs élaborent une éthique de l'éducation, éducation des autres mais aussi et surtout de soi,

¹ Nous avons exposé le lien entre utilitarisme et nivellement démocratique selon Nietzsche, ainsi que la correction que peut en apporter une lecture plus attentive de John Stuart Mill, dans une conférence intitulée "L'individualisme contre l'individualité ? Mill et Nietzsche face au tournant anthropologique de l'ère démocratique" donnée à l'université de Strasbourg dans le cadre du colloque international "Devenir soi, former son caractère : Mill, Emerson, Nietzsche" les 16 et 17 avril 2024. Un article peer-reviewed au titre identique, résultant de cette présentation et de sa discussion, paraîtra fin 2024 dans la revue scientifique en ligne *Phantasia* (Dejardin 2024).

dans laquelle l'individu peut devenir la clé de la transformation morale et anthropologique de la civilisation dont il participe.

Morale ou instinct ?

Il convient néanmoins d'opérer au préalable quelques clarifications conceptuelles portant particulièrement sur le lexique de Nietzsche. Le premier point sur lequel il semble important de revenir est "l'instinct du troupeau" préalablement mentionné, lequel est parfois aussi présenté comme "morale du troupeau". Au paragraphe 202 de *Par-delà bien et mal* (1886), on lit en effet :

[...] on nous fait presque *un crime* d'employer constamment, précisément à l'égard de l'homme des "idées modernes", les termes de "troupeau" et d'"instinct de troupeau" et d'autres expressions semblables. [...] C'est ce même instinct qui a fait irruption et a acquis la prépondérance sur les autres instincts, et qui l'acquiert chaque jour davantage, conformément à l'assimilation et à la ressemblance physiologique toujours grandissantes dont il est un symptôme. *La morale est aujourd'hui en Europe une morale de troupeau*. Elle n'est, par conséquent, à notre avis, qu'une espèce particulière de morale humaine, à côté de laquelle, soit avant soit après, d'autres morales, surtout des morales *supérieures*, sont encore possibles ou *devraient l'être*. (Nietzsche 1913, 170-173)

On le voit, en 1886, "morale" et "instinct" sont mis sur le même plan ; en 1888, date de notre première citation, c'est l'"instinct" qui semblera l'emporter. Le glissement d'un terme à un autre semble illustrer l'évolution que Paolo d'Iorio (D'Iorio 2023) a mise en lumière plus spécifiquement quant à la notion de "puissance" chez Nietzsche, de l'investigation psychologique à l'investigation physiologique pour finalement endosser une portée ontologique. La "morale" ressortit d'abord en effet au champ psychologique : c'est l'étude des préférences et des comportements valorisés dans les mœurs, les discours, les représentations au sens large, qu'elles soient explicites (doctrines, préceptes) ou implicites (approbation et réprobation plus tacites, habitudes). Elle est susceptible d'une étude scientifique inchoative à l'échelle sociale. Mais, déjà, comme l'annoncent le passage cité, avec l'idée d'une "assimilation et [...] ressemblance physiologique toujours grandissantes", et le titre de ce livre cinquième de *Par-delà bien et mal*, chercher à faire l'"histoire naturelle" de la morale, c'est aller au-delà de son étude au présent : c'est en chercher les sources plus secrètes, les fondements, les conditions d'installation dans un temps qui est celui de la très longue histoire, l'histoire des organismes. Et c'est là que

s'opère le glissement de la psychologie à la physiologie, dans une perspective qui anticipe en quelque sorte la (controversée) "psychologie évolutionnaire" de notre époque : Nietzsche cherche alors à comprendre, dans un sens explicatif régressif comme dans une visée d'anticipation, à la fois ce qui a rendu possible une telle affirmation morale, autrement dit quels facteurs président, au niveau affectuel, aux manifestations morales égalitaristes et conformistes qu'il constate de son temps, et quelles prévisions on peut former à partir d'une telle théorie de la dynamique des instincts. Car se joue ici ce que la théorie des systèmes actuelle appellerait une boucle de rétroaction : par les représentations et les pratiques, un instinct s'invêtère, devient dominant ; et, par suite, sa position dominante rend plus ou moins probable, plausible, voire clairement possible ou impossible, le développement d'autres. C'est ce dernier point qui nous intéressera particulièrement puisque l'étiologie de Nietzsche sert un projet de thérapie : la subversion de toutes les valeurs qui pourrait, à terme (un terme assez lointain), permettre à l'humanité de rompre avec cette "décadence" jusque sur le plan de la biologie, et de sortir de la boucle du "nihilisme" pour épouser une vie plus épanouie, plus intense.

Il faut donc à présent préciser ce qu'on entendra ici par "nihilisme". Si l'on suit la définition donnée par Patrick Wotling dans le *Dictionnaire Nietzsche*, ce mot caractérise le moment où, les croyances et valeurs morales autrefois dominantes perdant de leur évidence au sein d'une société, cette dernière se trouve dans un état de flottement dans lequel les individus, pour ainsi dire, ne "croient plus en rien" et se retrouvent collectivement ballotés entre relativisme (toutes les opinions se valent) et penchants aux excès conformistes et fanatiques (l'emportent les opinions les plus grossières dès lors qu'un nombre suffisant de personnes y adhèrent) :

[...] les normes en fonction desquelles l'homme interprétait jusqu'alors la réalité et organisait son action sont ressenties comme inconsistantes. Du fait de cette perte de confiance, les buts qui guidaient préalablement la vie humaine apparaissent vains. (Wotling 2017)

De cette impression de vanité, que l'on pourrait dire aussi "fin de siècle" pour faire écho au "décadentisme" qui traverse la littérature et les autres arts européens à la même période, découle une attitude souvent passive consistant à s'abandonner aux courants labiles – tous aussi légitimes et illégitimes les uns que les autres, puisque tous "faux" et contingents – et à regarder l'existence au mieux avec une indolence esthète, au pire avec une résignation à l'absurde qui encourage à rechercher, ici et maintenant, la satisfaction matérielle, faute de sens existentiel. Dans les deux cas,

c'est le repli sur soi qui triomphe – sous la forme la plus accessible de repli sur soi qu'est le repli sur la facilité, la recherche du bien-être accessible, la réussite matérielle à l'échelle d'une vie – et, avec lui, la "médiocrité" par l'attente que tout un chacun fasse de même sans bousculer les mœurs installées, comme le diagnostique également John Stuart Mill :

Ces tendances rendent le public plus disposé qu'autrefois à prescrire des règles de conduite générales et à s'efforcer de ramener tout le monde à la norme reçue. Et cette norme, expresse ou tacite, est de ne rien désirer vivement. Son idéal de caractère est de n'avoir pas de caractère marqué [...].
(Mill 1990, 168)

Mais ce n'est là qu'un sens du mot "nihilisme", dit parfois "nihilisme passif", que l'on pourra rapprocher du versant psychologique de l'investigation nietzschéenne ci-devant évoquée. Il s'explique lui-même par des ressorts physiologiques plus profonds qui procèdent pour leur part d'un "nihilisme actif", soit une sorte de volonté d'annihilation, de néant, que Nietzsche distingue dans toutes les formes ascétiques de mortification ou de recherche d'extinction des passions (christianisme, bouddhisme, schopenhauerisme), et plus largement dans la dévalorisation du corps et des passions qu'ont entretenue, successivement, le rationalisme grec à partir de la période socratique puis le christianisme en tant que morale et projet de civilisation dominant en Europe. "De sorte, écrit encore Patrick Wotling, que c'est aussi bien la survalorisation de l'activité théorique (l'idéal de connaissance pure et objective posé comme but) et, avec elle, de la rationalité, qui constitue un rouage de l'émergence du nihilisme". Ainsi le nihilisme actif, agissant au niveau des passions et des instincts comme une forme particulièrement perverse de recherche de puissance à travers la souffrance auto-infligée, le contrôle extrême de soi et l'abstraction d'une part primordiale de la vie (le corps, la vie des affects, la quête de puissance) au profit et sous couvert de quête de vérité ou de "désintéressement", est-il l'aliment "souterrain" et physiologique du nihilisme passif qui s'exprime de façon macroscopique dans la société et contribue à son tour, par affaiblissement continu des passions, au cercle vicieux du dépérissement.

Cela étant posé, on conçoit mieux l'enjeu non seulement social ou civilisationnel, mais encore existentiel voire ontologique pour l'espèce humaine, que constitue la sortie du nihilisme comme dépassement de sa condition présente : il ne s'agit de rien de moins que de sauver l'humanité de la pente évolutive qui est la sienne et qui l'atrophie toujours davantage en matière de vitalité, de puissance, de volonté. C'est en quoi Nietzsche se pense d'emblée thérapeute, "médecin de la culture"

(Nietzsche 1990, 290), avec le mot "culture" à entendre comme ensemble des conditions de production d'une certaine civilisation voire de toute configuration de l'humanité. Ou, pour le dire une dernière fois avec les mots de Wotling :

La question n'est [...] pas uniquement, pour le philosophe, de parvenir à penser des valeurs nouvelles, propices à l'épanouissement de la vie humaine, mais bien davantage de *faire en sorte que ces valeurs deviennent réellement des valeurs*, c'est-à-dire qu'elles exercent une *autorité* sur l'homme, ou encore qu'elles deviennent des *croiances intériorisées*, profondément assimilées par sa structure pulsionnelle, et se trouvent donc en position d'exercer une *contrainte régulatrice* sur son mode d'action. (Wotling 2017, 654-655, nous soulignons)

La réponse au nihilisme qui s'invêtère depuis deux mille ans de civilisation judéo-chrétienne et arrive à son apogée dans l'avènement contemporain de la démocratie et de l'idéologie des Droits de l'Homme, de l'égalité et du "bonheur" ne saurait donc être théorique : elle est, nécessairement, action, action transformatrice (dominatrice, même, à certains égards), et requiert une figure elle-même transformée et transformatrice du philosophe, qui peut être pensé comme médecin mais aussi comme le précurseur plus autoritaire d'un ordre nouveau. Et c'est précisément sur ce point que, contrairement à ce que laisse croire le portrait qu'en dresse Nietzsche, un parallèle peut être tracé entre Mill et Nietzsche, car Mill propose lui aussi une philosophie qui se veut transformatrice – par le biais, certes, de réflexions et de préceptes explicites qui le rattachent davantage à la tradition mais aussi par une attitude particulière qui, par l'exemplarité qu'elle ambitionne, vise à créer les conditions d'un renouvellement du rapport au monde et aux fins de la vie, lesquelles ne sauraient se résumer à un bonheur conçu comme "bien-être".

Médecin, éducateur, prophète ou *leader* : le philosophe comme praticien

Dans un récent article et un article à paraître prochainement (Quérini 2023, Quérini 2024), Nicolas Quérini insiste sur la dimension pratique de l'écriture de Nietzsche : une écriture qui est, par définition, un certain exercice (*praxis*), mais aussi une activité productive ou productrice de quelque chose qui ne lui préexiste pas (*poiesis*). En particulier, l'écriture autobiographique de Nietzsche et peut-être même toute mise en scène du philosophe par lui-même a pour conséquence la production et la transformation de soi par soi. Mais nous pourrions aller plus loin et

hasarder que, non seulement cette transformation de soi du philosophe par l'écriture n'opère pas chez Nietzsche uniquement dans sa pratique autobiographique, comme Quérini le pressent, mais encore qu'elle a lieu aussi chez Mill, pour qui la philosophie est un état d'esprit et un mode de vie à part entière plus qu'une discipline – et ce, d'ailleurs, au-delà de l'aspect "polymathe" ou "polygraphe" qui le caractérise et l'a parfois marginalisé comme philosophe dans les études académiques. Non que Mill soit un philosophe ou un ascète à la façon des temps anciens, mais il est justement – semble-t-il – l'un des rares exemples offerts par la période contemporaine d'un personnage chez qui, d'une part, la vie de l'esprit ait façonné la vie tout court (de son éducation première à son engagement de la maturité pour incarner, par exemple dans sa vie maritale, les progrès sociaux qu'il préconisait en théorie) mais aussi, d'autre part, chez qui la pratique de l'écriture se conçoit comme une forme de cours particulier à un lecteur qui n'est jamais tenu pour simple spectateur mais pour un interlocuteur virtuel dont il s'agit de susciter, préempter ou intégrer les possibles réactions. S'il est un trait qui nous semble dominer la personnalité de John Stuart Mill du moins comme l'auteur qu'il donne à voir, c'est son attachement à la pédagogie, laquelle est toujours indissociablement envisagée par l'union des deux pôles qu'elle met en jeu (professeur et élève), pôles qui doivent idéalement savoir échanger leurs rôles dans un esprit socratique de questionnement réciproque et d'appropriation active du savoir ne se limitant jamais à une simple "réception" (si tant est que celle-ci soit même possible)².

Une première caractéristique commune à la pratique de la philosophie par Nietzsche et par Mill, à une échelle encore restreinte, semble donc être la dimension d'*intériorisation* qu'elle requiert, intériorisation passant nécessairement par l'activité : activité de celui qui lit les autres pour les faire siens, les porter en soi et, plus encore, les métaboliser – et l'on voit combien Nietzsche, tout philologue qu'il fût, s'embarrasse peu de fidélité textuelle aux auteurs dont il entend ne conserver que ce qui lui est utile, à lui et son propre processus de pensée, comme il le suggère

² Pour une étude de la valorisation de la pédagogie active et de la figure de Socrate dans la philosophie de l'éducation et plus largement la conception de l'autonomie de Mill, voir par exemple notre étude (Dejardin 2018, 41-49, 208-215 et 264-272) et celle de Giovanni Giorgini sur Mill et Platon (Giorgini 2009). La dimension d'"art de vivre" à travers la philosophie et l'écriture, d'autant plus pertinente pour ce qui nous concerne que Mill consacre l'une des sections de son *Système de logique* à un tel *Art of Living*, a aussi fait l'objet d'un ouvrage d'Alexander Nehamas qui l'enracine également dans la pratique socratique (Nehamas 1998).

aussi dans *Schopenhauer éducateur*, l'éducateur n'étant que le truchement par lequel l'élève doit parvenir à soi, ou du moins à un dépassement de ce qu'il était initialement ; de même, Mill fait siennes de nombreuses citations qu'il intègre de mémoire dans un contexte parfois fort éloigné de l'œuvre originale, comme on peut le voir à travers les locutions latines qu'il mobilise ou la référence à Shakespeare, *shallows and miseries*, dans ses *Principes d'économie politique* (Mill 1965b, 753). Activité, ensuite, de celui qui élabore sa pensée en écrivant, de préférence d'ailleurs dans une perspective de transmission ou du moins de publication, en créant à mesure qu'il compose la pensée et la *persona* qu'il juge dignes de faire paraître (Dejardin et Quérini 2024). Enfin, activité réelle ou supposée, espérée, du lecteur à qui l'on s'adresse, qui devrait être un répondant et dont la réception est anticipée ou guidée par l'auteur. Avec une ironie mordante dans le cas de Nietzsche, avec un didactisme plus patient mais qui n'exclut ni l'humour ni l'ironie, quoique plus discrets, dans le cas de Mill, les deux philosophes conçoivent donc d'abord la réforme morale qu'ils appellent de leurs vœux par une réforme de la transmission, de la philosophie et de la lecture elles-mêmes, toutes trois devant idéalement servir à *sélectionner* un lecteur – un lecteur persévérant, subtil, "ruminant" voire retors pour Nietzsche ; un lecteur curieux, de bonne foi et "disposé à apprendre et à désapprendre" à son image (Mill 1965f) pour Mill. Dans les deux cas, un lecteur qui puisse devenir un "patient", puis un porte-flambeau, c'est-à-dire un *porteur*, de la transformation ainsi suscitée en lui.

Une première pratique (trans)formatrice est donc à l'œuvre, qui peut paraître anecdotique à première vue mais fait signe vers un lien plus substantiel entre le fond et la forme de la pratique philosophique chez les deux penseurs. Car, sur le plan éthique sinon rigoureusement politique (puisqu'on peut douter, bien qu'elle ait des implications et peut-être quelques applications politiques, qu'il y ait à proprement parler une "politique de Nietzsche" tant ce philosophe déplace l'investigation sur l'état social ou civilisationnel de la sphère des institutions à celle des valeurs comme préférences incorporées, donc des affects), et même sur le plan physiologique, Nietzsche comme Mill affirment que les pratiques réitérées façonnent les "tempéraments" (soit la façon dont les "humeurs", on dirait aujourd'hui les hormones ou les autres dispositions physiologiques, sont proportionnées chez un individu) et que, réciproquement, agir sur son "caractère", autrement dit sur la façon dont certaines caractéristiques du tempérament d'un individu sont cultivées et d'autres muselées au service d'un certain accomplissement, suppose d'agir très concrètement sur soi

à la faveur d'une hygiène de vie complète allant des pratiques intellectuelles (lectures, *pratiques* de lecture...) à la diététique en passant par la discipline de travail, la qualité des loisirs ou les habitudes de sociabilité.

Chaque homme se fait par l'habitude, habitude qui le lie à sa société ou au contraire l'en distingue, ce pourquoi il est si important de développer des habitudes saines et de savoir identifier ce qui, dans un comportement, relève d'une accoutumance sans adhésion à des pratiques qu'on ne saurait soi-même justifier ou au contraire de l'affirmation de soi (qu'il s'agisse à proprement parler d'un "choix" ou simplement d'une singularité que l'on souhaite assumer). Si l'attachement de Nietzsche à l'influence du climat sur les mœurs et au "régime alimentaire" des différentes nations est bien connu dans son analyse de ce qui forme une "culture" et tend à en expliquer les spécificités en amont, ou en deçà, de ce qui est habituellement reconnu comme tel (histoire, langue, littérature, productions artistiques), il ne faut pas oublier que Mill théorise lui aussi l'effet que produit toute forme d'entraînement régulier sur une constitution. Cet entraînement peut être intellectuel ou social : c'est notamment ce qui justifie à ses yeux l'ouverture de la citoyenneté à tous les individus, hommes ou femmes, bourgeois ou ouvriers, en tant qu'aguerrissement progressif aux affaires publiques, dans ses *Considérations sur le gouvernement représentatif* (Mill 1965c, 470-476), dans son *Asservissement des femmes* (Mill 1965e, 300-303) et en filigrane dans *De la liberté* (Mill 1990, 169). Mais il est aussi très concrètement physique, comme il y insiste lorsqu'il fait le récit de l'éducation qui lui a été prodiguée par son père dans son *Autobiographie* (Mill 1965f, 37-38), dans laquelle les marches quotidiennes dans la campagne (et, en sens inverse, le manque d'exercice proprement sportif) sont aussi déterminantes que les différentes disciplines étudiées. Pour les deux auteurs, si l'individu apprend en faisant, c'est non seulement que l'application ou l'action donne son sens au contenu autrement "abstrait" (ce en quoi on peut mesurer "l'utilité pour la vie" d'une discipline ou de la façon de la pratiquer en fonction des conséquences pratiques qu'elle emporte, comme le suggère Nietzsche dans la deuxième de ses *Considérations inactuelles* (Nietzsche, 1907) ou dans *Le Gai savoir* (Nietzsche 1901, 165), mais encore parce que *c'est le corps qui apprend*, jusqu'à faire des pratiques véritablement *incorporées* une "seconde nature", voire la seule nature que l'on puisse déceler chez un individu. Il en est ainsi du "caractère" tel que Mill le définit dans *De la liberté* :

On dit d'une personne qu'elle a du caractère lorsqu'elle a des désirs et des impulsions personnels qui sont l'expression de sa propre nature telle que l'a développée et modifiée sa propre culture. (Mill 1990, 158)

Et cette culture est le plus souvent *cultivation*, et non *culture*, sous sa plume. Si Mill semble précurseur de Nietzsche à l'insu même de ce dernier, c'est parce qu'en transposant à la période contemporaine des considérations antiques et notamment socratiques sur le parallèle entre gouvernement des hommes et gouvernement de soi, en intégrant au passage les idées scientifiques de physiologie, de "tempérament" et de déterminismes susceptibles d'étude ou biologique ou (proto-)sociologique, il a mis avant lui en évidence que la sphère politique (celle de la cité) et la sphère morale (celle des mœurs et des représentations personnelles ou partagées du bien et du mal) sont nécessairement en perpétuelle interaction, au sens strict de ce mot, par leur commune influence sur le corps, la vie des individus qui les composent. En ce sens, tout est culture et tout est éducation, *cultivation*. Tout influe sur un individu en société qui, en retour, rétro-influe sur celle-ci et contribue à la façonner. Il écrivait déjà dans son essai sur *Bentham*

The true teacher of the fitting social arrangements for England, France, or America, is the one who can point out how the English, French, or American character can be improved, and how it has been made what it is. A philosophy of laws and institutions, not founded on a philosophy of national character, is an absurdity. (Mill 1965a, 99)³

Mais le "caractère national" n'est pas ici une abstraction romantique ou pseudo-scientifique. Il est concrètement celui des membres d'une nation, ou d'une échelle plus étendue ou plus restreinte, en tant qu'on y cultive des mœurs spécifiques. Car, martelons-le, la "nature" n'est rien sans la façon dont elle est "cultivée", comme Mill le redira clairement au sujet de l'éducation des femmes : ce que l'on appelle aujourd'hui la nature de la femme est éminemment artificiel ; c'est le résultat d'une répression forcée dans certaines directions et d'une stimulation contre nature dans d'autres. (Mill 1965e, 276) Sans traiter des femmes, Nietzsche radicalisera cette dimension physiologique et par suite ontologique, comme nous l'avons rappelé *supra*, en mettant en lumière que telles configurations d'existence – qui sont toujours à la fois biologiques, sociales, politiques, morales, intellectuelles et "spirituelles" – favorisent tels *types de vie*, et que certains types de vie sont plus sains que d'autres en ceci qu'ils permettent une meilleure accumulation et expression de la

³ "Le véritable maître des arrangements sociaux convenant à l'Angleterre, à la France ou à l'Amérique, est celui qui peut indiquer comment le caractère anglais, français ou américain peut être amélioré, et comment il est devenu ce qu'il est. Une philosophie des lois et des institutions qui n'est pas fondée sur une philosophie du caractère national est une absurdité." (Trad. fr. post-éd.)

puissance. Contre le relativisme dont le nihilisme est une des formes d'expression (au rebours d'un perspectivisme qui, lui, se justifie tant épistémologiquement qu'éthiquement), il convient donc de réapprendre à *affirmer* certains types de vie plus que d'autres, de les affirmer au nom d'une vitalité ou d'une vie *supérieure* et, pour cela, de montrer en actes, sur pièce, en quoi cette vie est plus intense, plus épanouie ou plus forte.

Aussi peut-on avancer que Mill et Nietzsche conçoivent tout changement de structure sociale et plus profondément anthropologique comme *formation* et *réforme de l'individu*, que celle-ci soit seulement l'un des niveaux d'action possibles et souhaitables, comme c'est le cas chez Mill – qui, en penseur politique de plein exercice, livre aussi des clés de réforme institutionnelles et s'attache à lier sans cesse sphère intime, sphère privée et sphère publique⁴ – ou le *seul niveau* d'action possiblement un tant soit peu délibérée, comme c'est le cas chez Nietzsche – le reste s'accomplissant selon lui par le jeu de forces dépassant de loin tout volontarisme individuel ou collectif. Et les premiers individus qui puissent entamer une transformation sont le philosophe et son lecteur, le philosophe pouvant inaugurer une chaîne d'exemplarité dont ses lecteurs, transformés, seront les futurs maillons. Le philosophe selon Nietzsche est donc "médecin" en cela qu'il ausculte puis indique la voie de la guérison à ses contemporains malades, mais aussi d'une certaine manière prophète, dans l'espoir d'incarner ou de présider à la naissance d'individus en mesure de subvertir les valeurs et d'en imposer de nouvelles. Selon Mill, il est "éducateur" idéal, au sens de celui qui conduit les autres hors de leur condition première. Dans les deux cas, c'est un praticien au sens d'un homme de pratique bien plus que de savoir, qui participe à la cure ou à la réforme qu'il prescrit en s'en faisant l'illustration. Encore faut-il cependant s'entendre sur le sens à donner à cette "exemplarité" et à cette "réforme" : est-ce la réduction de l'individu à un schéma exogène, au prix d'un affermissement de son contrôle de soi mais sous la tutelle d'un autre, ou plutôt la révélation de ce qui en fait par-dessus tout un être individuel, irréductible à des consignes ou idéaux extérieurs ? Sur ce point décisif là encore, on va voir que Nietzsche et Mill affichent des positions plus proches qu'on ne le croirait au premier

⁴ Comme je l'ai défendu ailleurs (Dejardin 2018, 583-387 ; Dejardin 2022) et comme l'écrit explicitement Alex Zakaras en ce qui concerne précisément la théorisation millienne de la démocratie, qui est une théorie de l'individu, et inversement : l'individualité fonctionne également comme une conception de la citoyenneté et une partie de la théorie démocratique de Mill. (Urbinati and Zakaras 2007, 220)

abord, en faisant de la réalisation ou du dépassement de soi-même le premier engagement pour l'humanité dont un individu puisse faire preuve, et la plus efficace des pistes de transformation collective.

Culture individuelle et exemplarité : quand agir pour et sur autrui passe par soi-même

Pas plus chez Mill que chez Nietzsche, l'exemplarité en jeu n'est l'établissement d'un "modèle" devant inspirer l'imitation passive. C'est une véritable dialectique, une exemplarité de démarche et de singularité, non de résultat, qui s'inscrit dans la prise en compte plus générale d'une plasticité intrinsèque de l'humanité à l'échelle tant individuelle que collective.

Chez Mill, l'exemplarité recherchée, qui fonde la valeur des individus exceptionnels "géniaux", qui sont dits "plus individuels que les autres" (Mill 1990, 160), consiste ainsi à favoriser une confrontation plus fréquente à la liberté et à l'originalité des caractères, goûts et pratiques. Tout un chacun, même quand il n'en jouit pas directement soi-même ou n'en aurait que faire (car Mill partage l'idée nietzschéenne de "trempes" et inclinations différentes selon les individus), y trouvera une "utilité" grâce à l'enrichissement de l'expérience que procure le surgissement de l'inattendu, que cet inattendu soit explicitement désirable ou tout simplement stimulant. Comme il l'explique dans *De la liberté* :

Il faut montrer à ceux qui ne souhaitent pas la liberté et n'en auraient pas l'usage qu'ils peuvent être récompensés de permettre aux autres d'en user sans entrave. [...] il est possible pour eux d'apprendre quelque chose des hommes qui goûtent cette liberté. [...] le premier service que l'originalité doit leur rendre, c'est de leur ouvrir les yeux [...]. (Mill 1990, 159-161)

L'exemple même d'une pratique et d'une assomption de liberté individuelle voire d'une certaine déviance a ainsi une vertu à la fois personnelle et collective par le déclic, le surgissement de *réactions* qu'il enclenche, lequel peut ensuite se transformer en initiatives d'*actions*.

Chez Nietzsche, l'exemplarité, pensée plus radicalement encore comme "exemplarité d'une déviance" (Dejardin and Quérini 2024), agit également à ce double niveau. D'individu à individu, elle a un rôle "éducateur" en tant qu'elle contribue à lever les inhibitions qui pourraient être celles d'un individu écrasé ou étouffé par la norme. En créant pour ainsi dire un *précédent* de désobéissance, de

rupture, l'individu marginal ouvre la voie à d'autres déviances que la sienne, enjoignant ainsi à ses successeurs de se dépasser eux-mêmes. L'exemplarité de l'authenticité, même inimitable (et le mot "authenticité" est d'ailleurs à prendre avec précaution puisqu'elle ne consiste pas à revenir à un cœur de l'être qui serait là de tout temps, "sous" la culture reçue, mais bien plutôt à adopter une attitude toujours probe face à ses impulsions tout en cherchant à leur imprimer un ordre⁵), réside dans la preuve qu'une telle affirmation est possible, ce qui est déjà rompre avec la spirale de la médiocrité. C'est aussi le sens des "trois métamorphoses" du début d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (Nietzsche 1903, 33-36). De chameau, portant le fardeau du devoir, chaque esprit doit d'abord se faire lion, capable de dire "je veux" contre "tu dois" (et, paradoxalement, cette affirmation est elle-même une forme de devoir chez Nietzsche, devoir envers soi-même : "Créer des valeurs nouvelles – le lion même ne le peut pas encore : mais se rendre libre pour la création nouvelle – c'est ce que peut la puissance du lion." (Quérini 2024) Puis il doit se faire enfant, capable de regarder le monde avec un œil neuf et capable d'imaginer ce que l'usure des conventions ne lui a pas encore fait désapprendre : "L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation." Mais l'enfant doit enfin savoir *imposer* sa nouveauté. L'idée est reprise plus loin quant à "la vertu qui prodigue" : "Quand vous vous élevez au-dessus de la louange et du blâme, et quand votre volonté, la volonté d'un homme qui aime, veut commander à toutes choses : c'est alors l'origine de votre vertu." (Nietzsche 1903, 106)

Chez les deux auteurs, la transformation des autres et de la société commence ainsi par l'affirmation – qui est toujours aussi transformation et dépassement – de soi, laquelle est susceptible de provoquer, par suite, quelque chose

⁵ On pourrait ainsi rapprocher l'idée d'individualité selon Nietzsche et Mill de ce que suggère le premier vers du "Tombeau d'Edgar Poe" de Mallarmé : "Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change", l'actualisation des potentiels et l'affirmation de soi par-delà ses "dépassements" successifs n'étant susceptibles d'être connues qu'une fois la trajectoire entièrement parcourue, c'est-à-dire au terme de la vie, quand aucune nouvelle transformation n'est plus possible. Cela dit, l'individu n'est alors évidemment plus en mesure de se connaître lui-même, et il n'est pas nécessairement certain que les autres en aient une représentation plus "exacte" (si tant est qu'une telle exactitude ait du sens, notamment dans le perspectivisme de Nietzsche). C'est finalement l'impossibilité ultime de se connaître une fois pour toutes qui fonderait ainsi, chez tout individu, la possibilité de se transformer et de se créer soi-même, comme l'a récemment suggéré Patrick Wotling dans une contribution intitulée "Évite de te connaître toi-même !" au colloque international "Devenir soi, former son caractère : Nietzsche, Emerson, Mill" à Strasbourg le 16 avril 2024.

comme une "conversion" chez autrui, dans un sens jamais prévisible ni contrôlable, mais que la simple perpétuation de l'état de fait et des normes du "troupeau" auraient tuée dans l'œuf. Dans la pensée de Mill, il n'y a d'ailleurs rien là de tant révolutionnaire ou subversif que de tout simplement conforme un idéal de démocratie effective, à savoir de gouvernement libre d'individus libres. Comme l'a bien remarqué Nadia Urbinati, qui trace à plusieurs reprises un parallèle chez Mill entre les dispositions prises dans la vie privée voire intime (par exemple, le respect et la délibération au sein d'un couple d'égaux) et sa vision du bon gouvernement (représentatif, compétent et responsable devant ceux sur qui il s'exerce, qui ont toujours une possibilité d'expression *ex ante* et de censure *ex post*) :

Alors que le despotisme génère et exige des sujets homogènes et atomistiques dépourvus d'individualité, la polis est fondée sur la spécificité individuelle et l'engagement volontaire et encourage l'amitié civique. L'égalité renvoie ici à une condition de réciprocité dans les relations de pouvoir, à une pluralité de rôles et de façons de contribuer au bien commun. (Urbinati 2002, 185)

Réciproquement, l'expression d'une authentique liberté individuelle est une résistance au despotisme auquel on peut assimiler la "démocratie conformiste" selon Mill et la "morale du troupeau" selon Nietzsche⁶. Chez Nietzsche l'affirmation est même à nouveau retournée : de la même façon que l'érosion des individualités est requise (et entretenue) par le grégarisme voulu "doux" de la démocratie moderne, qui se révèle un ordre plus étouffant et plus profondément tyrannique ou despotique que de nombreuses autres configurations, c'est *a contrario* un ordre

⁶ Certes, il y a bien chez Mill un certain égalitarisme que Nietzsche, vu sa "Note marginale" citée *supra*, ne saurait cautionner, dans son idée de réciprocité. Mill écrit bel et bien dans *L'Asservissement des femmes* que la véritable vertu des êtres humains est de savoir vivre ensemble sur un pied d'égalité, en ne revendiquant rien d'autre pour eux-mêmes que ce qu'ils concèdent librement à tous les autres. (Mill 1965e, 293-294). Mais cette égalité sous l'aspect de l'universalisabilité n'implique pour autant ressemblance ou traitement identique. C'est une virtualité : celle de la liberté individuelle et de la singularité. Si les individus se doivent le respect mutuel afin que chacun puisse exprimer son potentiel, l'estime et l'accomplissement dudit potentiel, eux, doivent toujours se gagner, se mériter. Tout est sans cesse à acquérir *contre*, précisément, une forme de dictature ou de despotisme mou de la doxa qui voudrait accorder *a priori* une égale valeur et des prérogatives semblables à des individus qui n'ont rien prouvé. Finalement, si Mill est encore attaché à l'égalité, c'est comme égalité des chances et comme proportionnalité, laquelle peut être quantitative, quand il s'agit d'être politiquement représenté par exemple (Mill 1861, 452), mais aussi qualitative, les meilleurs ne devant pas être réduits au silence par une masse médiocre qui les submerge.

autoritaire et hiérarchique strict qui semble le plus susceptible de produire ou de faire éclore à nouveau, par la contrainte même qu'il exerce sur les êtres, des individus véritablement *forts*. En effet, trop de mollesse ambiante affaiblit les instincts, lesquels ne se développent plus puisque la société du confort est celle où il n'est plus *besoin* d'être fort, voire où l'infirmité, la faiblesse, la soumission, l'indécision ou l'incapacité à imposer ses choix sont vantées comme des vertus. Pire encore : où toutes les spontanités sont encouragées, aboutissant à un chaos interne où les "instincts se contredisent, se gênent et se détruisent réciproquement" faute de hiérarchisation. On lit ainsi au paragraphe 41 des "Flâneries inactuelles" ou "Incursions d'un incactuel" du *Crépuscule des idoles* (1988) :

La définition du *moderne* me paraît être la contradiction de soi physiologique. La raison de l'éducation exigerait que, sous une contrainte de fer, un de ces systèmes d'instincts au moins fût *paralysé*, pour permettre à un autre de manifester sa force, de devenir vigoureux, de devenir maître. (Nietzsche 1908, 213-214)

Le paragraphe 38 est également remarquable et mérite d'être longuement cité pour le rapprochement qu'il suggère avec la pensée de Mill :

La valeur d'une chose réside parfois non dans ce qu'on gagne en l'obtenant, mais dans ce qu'on paye pour l'acquérir – dans ce qu'elle *coûte*. [...] Les institutions libérales cessent d'être libérales aussitôt qu'elles sont acquises : il n'y a, dans la suite, rien de plus foncièrement nuisible à la liberté que les institutions libérales. [...] elles minent sourdement la volonté de Puissance, elles sont le nivellement de la montagne et de la vallée érigé en morale, elles rendent petit, lâche et avide de plaisirs – le triomphe des bêtes de troupeau les accompagne chaque fois. [...] Les mêmes institutions, tant qu'il faut combattre pour elles, ont de tout autres conséquences ; elles favorisent alors, d'une façon puissante, le développement de la liberté. En y regardant de plus près on voit que c'est la guerre qui produit ces effets, la guerre pour les instincts libéraux, qui, en tant que guerre, laisse subsister les instincts *anti-libéraux*. Et la guerre élève à la liberté. Car, qu'est-ce que la liberté ? C'est avoir la volonté de répondre de soi. C'est maintenir les distances qui nous séparent. [...] L'homme *devenu libre*, combien plus encore l'esprit devenu libre, foule aux pieds cette sorte de bien-être méprisable dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les vaches, les femmes, les Anglais et d'autres démocrates. [...] Le type le plus élevé de l'homme libre doit être cherché là où, constamment, la plus forte résistance doit être vaincue : à cinq pas de la tyrannie, au seuil même du danger de la servitude. [...] Les peuples qui ont eu quelque valeur, qui ont gagné quelque valeur, ne l'ont jamais gagnée avec des institutions libérales : le grand péril fit d'eux quelque chose qui mérite le respect, ce péril qui seul nous apprend à connaître nos res-

sources, nos vertus, nos moyens de défense, notre esprit — qui nous contraint à être fort... Premier principe : il faut avoir besoin d'être fort : autrement on ne le devient jamais. (Nietzsche 1908, 208-209)

Une fois encore se voient brocardés, entre autres, "les Anglais et d'autres démocrates", à se demander si ce texte n'est pas lui aussi expressément dirigé contre Mill, érigé en adversaire voire en ennemi obsessionnel. Et pourtant, au rebours de l'irénisme compatissant et efféminé que lui prête Nietzsche, Mill ne tient finalement pas des propos si différents, sinon par l'intensité, quand il défend une "fonction d'antagonisme" censée prémunir tout pouvoir et toute organisation sociale d'une "dégénérescence" par excès de repos sur ses propres principes. Le propos est explicite dans les *Considérations sur le gouvernement représentatif* (Mill 1965c, 458). Tout d'abord, Mill y présente le droit de vote comme ne devant pas être inconditionnel justement parce qu'il n'a de vertu éducative, si l'on peut dire, que tant qu'il doit être *conquis* ; la position qui stimule le plus la croissance de l'intelligence est celle de l'accession au pouvoir, et non celle de la conquête du pouvoir. (Mill 1965c, 479) Aussi, aux yeux de Mill, l'accès au vote (et éventuellement à un vote "plural", inégal) devrait-il dépendre des preuves d'aptitude que tout individu devrait fournir par examen, au lieu d'être conçu comme un "droit" inné quelle que soit la valeur du sujet qui en jouit. Ailleurs, le théoricien anglais déclare tout aussi explicitement que la démocratie devrait être prémunie contre ses propres penchants à la faveur d'institutions directement contraires, c'est-à-dire de nature aristocratique (Mill 1965c, 515), et que l'existence d'au moins une chambre représentative se justifie de même par la nécessité que rien ne soit ratifié sans avoir d'abord rencontré une forme de résistance ou de devoir de justification (Mill 1965c, 433). La tendance de toute chose non questionnée étant de s'affaïsser ou d'oublier sa raison d'être, la contradiction et l'opposition sont des mécanismes sains qu'il convient, au besoin, d'entretenir de façon tout à fait artificielle. Seul un processus de *résistance* voire d'offensive contre l'adversité maintient une chose en vie. Ce que Nietzsche dira des êtres vivants, Mill le dit donc aussi, avant lui, des idées et des institutions, dans ses *Considérations* et dès un essai de jeunesse sur *Bentham* :

All countries which have long continued progressive, or been durably great, have been so because there has been an organized opposition to the ruling power, of whatever kind that power was [...]. *Wherever some such quarrel has not been going on* – wherever it has been terminated by the complete victory of one of the contending principles, and no new contest has taken the place of the old – *society has either hardened into*

Chinese stationariness, or fallen into dissolution. A centre of resistance, round which all the moral and social elements which the ruling power views with disfavour may cluster themselves, and behind whose bulwarks they may find shelter from the attempts of that power to hunt them out of existence, is as necessary where the opinion of the majority is sovereign, as where the ruling power is a hierarchy or an aristocracy. Where no such point d'appui exists, there the human race will inevitably degenerate [...]. (Mill 1965a, 108, nous soulignons)⁷

À l'inverse, le nihilisme consiste précisément à penser que les choses vont de soi et qu'on n'a (plus) rien à défendre ni à gagner – à part dans l'ordre trivial de la matérialité. Sortir du nihilisme, c'est donc sortir de la paix ou de l'unanimité de façade générée par le refus de s'opposer et, pour cela, de forger son jugement et d'oser l'étayer. Mill est ainsi clairement partisan de l'entretien (police) d'un *polemos* dans tous les aspects de vie, de la sphère intime (l'égalité juridique des époux devant permettre leur confrontation ou "négociation" régulière dans les décisions qui concernent le foyer, par exemple) à la sphère politique suprême (par la représentation proportionnelle) en passant par toutes les autres dispositions de la vie sociale (en particulier la liberté d'expression et de discussion). À ses yeux, ce que l'on prend trop souvent pour un apaisement, un consensus ou une adhésion à l'évidence est en réalité une *vacance* ou une *décomposition des forces* qui présente les plus grands risques de dérives vers l'apathie et, par ce biais, vers toute forme de tyrannie, à commencer par celle de la médiocrité.

L'avenir d'une régression ?

Chez les deux philosophes est donc fortement valorisée l'originalité au premier chef pour les antagonismes qu'elle induit, en une apologie de la sélection ou de la "discrimination" comme opération fondamentale de la pensée et plus

⁷ "Tous les pays qui ont longtemps continué à progresser, ou qui ont été durablement grands, l'ont été parce qu'il y avait une opposition organisée au pouvoir en place, quelle que soit la nature de ce pouvoir [...]. Partout où une telle querelle n'a pas eu lieu, où elle s'est terminée par la victoire complète de l'un des principes en présence et où aucune nouvelle lutte n'a pris la place de l'ancienne, la société s'est endurcie dans la stationnarité chinoise ou est tombée dans la dissolution. Un centre de résistance, autour duquel tous les éléments moraux et sociaux que le pouvoir en place voit d'un mauvais œil peuvent se regrouper et derrière les remparts duquel ils peuvent trouver un abri contre les tentatives de ce pouvoir de les chasser de l'existence, est aussi nécessaire là où l'opinion de la majorité est souveraine que là où le pouvoir en place est une hiérarchie ou une aristocratie. Là où ce point d'appui n'existe pas, la race humaine dégénère inévitablement." (Trad. fr. post-éd.)

profondément de la vie en bonne santé. Discriminer, c'est faire et soutenir des choix, réaliser son autonomie (fût-elle celle, inconsciente, du corps) et exposer, en l'incarnant, un principe d'ordre qui pose une évaluation de *ce qui va* ou *ne va pas ensemble* (que l'on parle de processus vitaux, de propositions logiques ou de choix existentiels ou esthétiques) – soit le contraire du relativisme et d'un acquiescement paradoxalement univoque à la "diversité". Mill et Nietzsche pointent par-là chacun à sa manière ce qu'a d'inepte un relativisme culturel qui prétend faire ou laisser cohabiter tous les goûts, représentations et pratiques alors que certains ne sont foncièrement pas compatibles entre eux et que les types d'existence qu'ils engagent sont voués à s'entre-détruire – et qui implique en priorité de réduire au silence, même sous couvert de non-violence, tous les ennemis de la "tolérance" ou de l'"égalité" revendiquées. Par contraste, tout exemple d'une liberté pleinement assumée dans le cours d'une vie individuelle est déjà une contestation du nihilisme et, partant, une esquisse de transformation.

Une différence majeure subsiste néanmoins entre les deux auteurs quant au "salut", pour ainsi dire, qu'ils semblent attendre de ces démarches individuelles d'affirmation et de dépassement de soi. Chez Mill, la perspective reste classique et comme optimiste : c'est celle du progrès ou de "l'amélioration" – progrès social par la réforme progressive des mœurs et des institutions, une fois ouverte la voie et atteinte une certaine "masse critique" de contestataires ; progrès plus immédiat de l'individu qui, par sa démarche même, accèdera à une dignité supérieure de son vivant et intensifiera sa propre vie, comme l'exprime bien la péroraison de *l'Allocution inaugurale à l'université de St. Andrews* :

[...] il est une récompense qui ne vous manquera pas et que l'on peut appeler désintéressée parce qu'elle n'est pas une conséquence mais est inhérente au fait même de l'avoir méritée : c'est l'intérêt plus varié et plus profond que vous offrira la vie, qui lui donnera dix fois plus de valeur, et une valeur impérissable. Toutes les fins purement personnelles se dévaluent à mesure que l'on avance dans la vie ; celle-là non seulement dure, mais grandit toujours (Mill 1965d, 257)⁸.

Chez Nietzsche, l'horizon contemplé condamne plutôt l'individu exceptionnel à l'isolement et à l'incompréhension en attendant la subversion radicale de la société qui doit être provoquée par l'irruption puis la domination des valeurs nouvelles qu'il porte. Si Mill reste donc l'Anglais que Nietzsche voit en lui en

⁸ Traduction personnelle déjà partiellement publiée (Dejardin 2023), ici légèrement modifiée.

cela qu'il poursuit une amélioration relativement directe, Nietzsche mise d'abord sur un chaos destructeur pour amener l'espèce à une configuration plus saine. C'est pourquoi la transformation s'envisage sur un temps beaucoup plus long, qu'aucun individu n'a de chance de mesurer de son vivant – et la figure du philosophe ou du surhumain qui subvertira toutes les valeurs semble ainsi destinée à ignorer, quoi qu'il arrive, son éventuel succès.

Quoi qu'il en soit, par-delà leurs divergences, John Stuart Mill et Friedrich Nietzsche engagent la postérité à se questionner : sommes-nous sortis du nihilisme ? Quelles valeurs, positives et pas seulement négatives ou réactives, sommes-nous prêts à défendre et, surtout, à *incarner*, jusqu'au point de *lutter* ? En résonance avec une actualité conflictuelle voire guerrière jusqu'aux portes des démocraties que nous croyions durablement entrées dans une ère de paix, leurs pensées rappellent aux enfants de la "bienveillance" que nous sommes que, dire que tout est tolérable, que tout est "normal" ou légitime, c'est refuser de se prononcer sur ce qu'on estime être une vie humaine ou une société humaine réussie – donc fuir des questions auxquelles les réponses à apporter et à soutenir ne conditionnent rien de moins que le *type* même de vie que nous pourrions cultiver.

Ass. Prof. Dr. Camille Dejardin,
Université Panthéon-Assas Paris 2,
mille.camille.dejardin[at]gmail.com

Références

D'Iorio, Paolo. 2023. "Préface. La volonté de puissance : de la psychologie à l'ontologie." In *Figures de la puissance dans la philosophie de Nietzsche*, sous la dir. de David Simonin, 9–24. Paris : Éditions Rue d'Ulm.

Dejardin, Camille et Nicolas Quérini. 2024 (*à paraître*). "Les pratiques autobiographiques de Friedrich Nietzsche et de John Stuart Mill : une lecture comparée." *Phantasia* 14.

Dejardin, Camille. 2018. *John Stuart Mill, libéral utopique*. (PhD thesis), Paris : Université Paris II Panthéon-Assas.

Dejardin, Camille. 2022. *John Stuart Mill, libéral utopique : Actualité d'une pensée visionnaire*. Paris : Gallimard.

Dejardin, Camille. 2023. *John Stuart Mill et les conditions de la liberté*. Lorient : Le Passager clandestin.

Dejardin, Camille. 2024 (à paraître). "L'individualisme contre l'individualité ? Mill et Nietzsche face au tournant anthropologique de l'ère démocratique." *Phantasia* 14.

Escudier, Alexandre and Janie Pélabay, eds. 2016. *Le Perfectionnisme libéral : Anthologie de textes fondamentaux*. Paris : Hermann.

Giorgini, Giovanni. 2009. "Radical Plato: John Stuart Mill, George Grote and the revival of Plato in nineteenth-century England." *History of Political Thought* 30 (4): 617–646.

Kahan, Alan. 2017. *Aristocratic Liberalism: The Social and Political Thought of Jacob Burckhardt, John Stuart Mill, and Alexis De Tocqueville*. London: Routledge.

Mill, John Stuart. 1965a. *Bentham (The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. X)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1965b. *The Principles of Political Economy with Some of Their Applications to Social Philosophy: Books III-V and Appendices (The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. III)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1965c. *Considerations On Representative Government (The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. XIX)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1965d. *Inaugural Address delivered to the University of St Andrews The (Collected Works of John Stuart Mill, Vol. XXI)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1965e. *The Subjection of Women (Collected Works of John Stuart Mill, Vol. XXI)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1965f. *Autobiography (The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. I)*. Edited by John M. Robson. Toronto: University of Toronto Press.

Mill, John Stuart. 1990. *De la liberté*. Traduit par Laurence Lenglet. Paris : Folio essais.

Nehamas, Alexander. 1998. *The Art of Living: Socratic Reflections from Plato to Foucault*. Berkeley: University of California Press.

Nietzsche, Friedrich. 1990. *Considérations inactuelles I et II / Fragments posthumes, été 1872 - hiver 1873-1874*. Traduit par Pierre Rusch. Paris : Gallimard.

Nietzsche, Friedrich. 1907. *Considérations Inactuelles, II. De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Vol. 5)*. Traduit par Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France.

Nietzsche, Friedrich. 1901. *Le Gai savoir. La Gaya Scienza (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Vol. 8)*. Traduit par Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France.

Nietzsche, Friedrich. 1903. *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Vol. 9)*. Traduit par Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France.

Nietzsche, Friedrich. 1913. *Par-delà le bien et le mal (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Vol. 10)*. Traduit par Henri Albert. Paris : Mercure de France.

Nietzsche, Friedrich. 1908. *Le Crépuscule des idoles (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, Vol. 12)*. Traduit par Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France.

Nietzsche, Friedrich (*attribué à*). 1903. *La Volonté de puissance*. Traduit par Henri Albert. Paris : Société du Mercure de France.

Quérini, Nicolas. 2023. "La pratique nietzschéenne de l'autobiographie." In *Cahiers philosophiques de Strasbourg : [Auto]biographies philosophiques*, edited by Alexis Anne-Braun and Édouard Mehl, 97-116. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg.

Quérini, Nicolas. 2024 (forthcoming). "Un devoir d'être soi. Emerson, Mill et Nietzsche." *Phantasia* 14.

Urbinati, Nadia and Alex Zakaras, eds. 2007. *J. S. Mill's Political Thought. A Bicentennial Reassessment*. Cambridge: Cambridge University Press.

Urbinati, Nadia. 2002. *Mill on Democracy: From the Athenian Polis to Representative Government*. Chicago: University of Chicago Press.

Wotling, Patrick. 2017. "Nihilisme." In *Dictionnaire Nietzsche*, sous la dir. de Dorian Astor, 650–655. Paris : Robert Laffont.